

Daniel Klébaner

## Poupée passagère

J'appelle « poupée » le scrupule au sens latin, petit caillou qui empêche une marche de pensée, de geste ou d'amour, mais pour que par cet arrêt soient posés un rappel amoureux, une halte de pensée, un geste répété.

« Poupée » est une concrétion passagère de l'amour infini, substitut ou support, et quand l'amour s'y dépose, il n'est plus qu'une buée ; mais la poupée aussi est cette buée qui s'en va, nœud tôt fait, tôt défait, pudeur trop tôt venue avec son fruit.

L'homme dépose la poupée auprès de lui, elle en est aussi l'excrétion qui à côté de l'homme se dépose, perle tombée du corps et non du cou, non du poignet, quand tout est calme et nu, au sable du désert, sur le parvis, sous la verrière. On dit de son enfant « chair de ma chair », et de la poupée : « dépôt de mon corps ».

Ce qui est miniature n'est pas encore poupée, mais ce dont on est quitte à l'instant — et dont on aime à répéter l'ergot de l'instant : bulbe, lobe, tétine, tétin, mèche détachée de doigt ou de bouche. Éteindre la chandelle entre le pouce et l'index, presser la pointe d'un sein des lèvres sont gestes poupée ; et poupée l'instant d'en jouir et de s'en priver.

Comme la figue de Ponge, la poupée est « molle et rare » et celle qui fut quittée, dont on est quitte.

Veut-elle faire illusion et n'être que théâtrale réplique, alors elle se détache du flanc porcelain des yeux. Trop conçue dans le giron de la vue, elle brille vernissée, travestie, fardée comme une tragédienne. C'est aussi carnaval ou marionnette, ces figures de l'explosion et de la soudaineté (mal aux yeux, mal aux oreilles, le diable pétarade, siffle et nasille).

Et la poupée trahit l'enfant quand elle est faite d'une matière étrangère à lui. Dans le film « Le Miroir » d'Andreï Tarkovski, la poupée en froid celluloïd qu'une fillette tient enroulée dans une couverture est la complice d'un hurlement de sirène de paquebot de temps de guerre et d'exil et qui fit se retourner l'enfant, brisant la belle continuité confiante de son visage et de ses bras.

(Être enfant c'est savoir nouer son manque, à côté, par un geste manqué. La poupée est ce lapsus devenu centre et raison profonde. L'enfant ne manque de rien, qui sait faire de sa maladresse un objet maladroit ; de la substance maladroite qu'il est sait faire un objet substantiel).

J'ai lu que les poupées d'Océanie sont faites dans des matériaux si périssables qu'elles ne tardent pas à se défaire. Elles s'abandonnent en leur corps, se démembrent et passent ; on ne peut les recueillir pour la collection, le musée, aucun ethnologue n'en rapporta. Mais n'est-ce pas l'essence même de la poupée que d'être l'abandonnée, celle qu'on laisse, produit du dieu joueur qui crée et se détourne, fruit de la distraction universelle ?

Il faut pourtant exprimer, écrire le suffixe nécessaire de notre corps, la petite verticalité attenante au vertical de l'homme, et qui n'atteste ni ne proteste comme la statuette érigée sur son socle, mais *assourdit et atténue*, tige que toujours un sourire de corè affaiblit (même rituelle, chargée de son efficace, la poupée paraît furtive sous la prière ou l'invective, vecteur qui semble toujours *dérobé*).

Tige affaiblie qui ne garde de la statuette que le sourire de la corè : au point de figurine qui se reflète inversé sur la pupille correspond dans la poupée un point de rosée ; par lui elle tremble et s'irise, forme qui va disparaître. Il faut la rassurer.